

Concert Le « Stabat Mater » de Dvorák ce dimanche. Par deux ensembles de Freiburg, avec « notre » chœur Schütz

Allemands, Français et langue latine

PAS DE TOUT REPOS, la vie d'un choriste (d'une, en l'occurrence). Membre de l'ensemble bisonnin Schütz, très exigeant sur la qualité. Anne Chrétien arrive tout juste d'Allemagne et de Freiburg, « sœur jumelle » de Besançon. Deux concerts en trois jours (plus une répétition). Dont l'un dans un des monuments du centre ancien, l'église Maria Hilf Kirche, joué « à guichets fermés ». Et la joie pour les Schütz d'avoir été accueillis avec beaucoup de chaleur « chez l'habitant », comme on dit. Courtes furent les nuits...

Le temps, au moins, de faire une virée au marché de Noël fribourgeois ? Eh bien pas du tout, et pour cause : il n'était pas encore ouvert, contrairement à celui de Besançon. Un comble, quand on connaît l'excellence allemande dans ce domaine ! Pour le coup, il s'agissait du « match aller », sans esprit de compétition, mais avec des buts précis (à marquer). Jouer le « Stabat Mater », d'Anton Dvorák. Ensemble. C'est-à-dire, le Schütz avec son homologue le Freiburg-

ger Kantatenchor. Mais aussi, basée dans la ville jumelle également, la Camerata Academica. Avec un même chef pour mettre en musique tout le monde (125 personnes en tout) : Wolfgang Failer. L'homme à l'origine de ce double concert, dont l'idée fut tout de suite approuvée par le chef « schützois », Jean Mislin.

« Match retour », dans le même esprit bien sûr : ce dimanche au Kursaal. Même programme, mêmes interprètes. Mêmes solistes invités. Soit la soprano Siri Karoline Thornhill, d'origine norvégienne. La mezzo-soprano Carolin Neukamm, enfant du pays, donc de Freiburg. Le ténor Toblas Hächler, natif de Suisse. Et la voix de basse de Darlusz Niemierowicz, originaire de Pologne. Un bel échantillon de la (bonne) « vieille » Europe, donc.

La douleur de Dvorák

Le « Stabat Mater » (« La mère se tenait debout », en traduction littérale latin-français), un thème récurrent dans le répertoire clas-

sique (la souffrance de la mère du Christ lors de la crucifixion). Les plus grands compositeurs y sont allés de leurs partitions et réinterprétations de ce thème, qui a transcendé les siècles. Certes, il n'est pas gai, mais sa transposition en notes est puissante, intense, riche en émotions.

L'œuvre de Dvorák est sa première dans le genre (la musique sacrée). Elle est étroitement liée à la douleur du compositeur, qui l'écrivit en 1875, après la mort de sa fille, juste après sa naissance. Il la compléta en 1877 après le décès de deux autres de ses enfants. « La musique comme thérapie : le Stabat Mater de Dvorák ressemble fort à cette démarche », souligne Anne Chrétien. Écouter une œuvre à la fois forte et apaisante ? C'est tout le sens de cette proposition franco-allemande.

Joël MAMET

Dimanche 30 novembre, 17 h, Grand Kursaal. Tarifs : 13 ou 20 €. Billets sur place, à l'office du tourisme ou à la librairie Forum.



■ Le concert donné samedi dernier, dans la belle église de Kirchhofen, près de Freiburg.